

ments, comme si de rien n'eut été, libre aux gamins toujours avides de ce qui sort du commun, et à ceux qui mal placés n'avaient pu que voir partiellement le défilé, de se transporter dans une autre rue pour mieux nous observer au retour.

Parvenus à la dernière avenue qui suit le bord du lac, comme cette avenue est très large, nous tournons à droite pour passer devant la résidence du maire qui se trouve tout auprès.

Nous saluons le maire en passant devant sa demeure. M Greger est un vieillard à chevelure grizzonnante, semblant encore plein d'activité. Il nous paraît un type pur de Yankee, cependant on nous dit que c'est un français, c'était auparavant M. Gréger. Vous demanderez peut-être, s'il est catholique ? Oh ! non. Protestant alors ? Pas davantage, il est *américain*, c'est tout dire. Debout, tête nue sous son portique, il salue de la main chaque voiture à son passage. On le dit bienveillant et très affable.

A quelques arpents plus loin, comme la rue est très large, la procession se replie sur elle-même, permettant ainsi à tous de voir le défilé en entier, ce qui ne nous était pas possible lorsque nous marchions les uns à la suite des autres.

Nous revenons à notre point de départ en suivant des rues à peu près parallèles à celles que nous venions d'occuper, et partout c'est la même affluence, la même curiosité ou plutôt l'admiration qui attire le peuple sur notre passage.

Arrivés à une certaine rue de l'autre côté du canal, notre compagnon de voiture nous dit qu'il descendait là, qu'il se trouvait là plus près de sa demeure.

— Comment appelez-vous cet abbé, demandai-je à M. Verville, après son départ ?

— Mevel, Mirevel ou Mirebel, je ne sais pas au juste.

— Pour Mirevel, passe, mais pour sûr ce ne peut être Mirebeau.